

## I

Mars est là maintenant. Une brève rafale crépite à ma vitre, court et revient. Tout à l'heure, le soleil caressera de nouveau mes vieux livres et découpera au ciel de lourds nuages noirs. La pluie plaque aux carreaux un voile opaque qui glisse avec un léger bruit de tamis. Il faudrait pourtant que je vide ce cendrier où ma cigarette vient d'allumer un véritable incendie, âcre et épais, mais je demeure, inerte et vide. Le passé est à nouveau en moi, perfide, envahissant, souverain. En ce moment, la montagne doit étouffer sous les nuages. La terre près du *bachal* doit avoir retrouvé sa consistance spongieuse et les sapins, là-bas, à la corne du bois, dégouttent d'eau sans fin avec un cliquetis monotone. La montagne... Ma montagne...

Je ne sais plus très bien ni quand ni comment tout cela a commencé. Un vieux rêve d'enfance peut-être. Sans doute. J'enseignais depuis bientôt dix ans. Professeur ! J'en avais rêvé si longtemps ! Une vocation... Et puis, un jour, le dégoût était venu. À dire vrai, il devait être perceptible depuis longtemps déjà, depuis la première année sans doute ; non que le travail en lui-même m'eût déplu mais je prenais conscience peu à peu que la tâche, trop lourde pour quelqu'un d'aussi mal organisé que moi, m'avait investi, me dévorait, et ne me laissait désormais ni répit ni repos.

Mon travail commença alors à se dégrader: corrections bâclées, cours plus ou moins improvisés, discussions, débats sur le moindre sujet, sans omettre les inévitables évocations, si faciles, si loin des programmes aussi, de souvenirs personnels qui vous occupent de longs moments. Les élèves commencèrent à chahuter. Mécontent de moi, je devins mécontent d'eux et ma sévérité fut excessive. Commencèrent alors les problèmes, des accrochages avec des parents, puis des collègues; l'administration s'en mêla. Je me sentais couler.

Les vacances de Pâques fort à propos vinrent apporter un répit indispensable et salutaire. Depuis plusieurs années déjà, j'avais accoutumé de quitter mon petit appartement triste pour une paisible pension en Savoie, où je coulais mon temps à rêvasser, lire ou marcher de longues heures par les chemins déserts de la vallée. Je m'étais même, plusieurs hivers durant, essayé à la pratique du ski de fond dans les stations, plus haut, moins par goût du sport, à la vérité, que comme approche nouvelle de la nature, mais le déferlement populaire qui avait suivi, quelques années plus tard, m'en avait détourné avec un haut-le-cœur. La vallée avait été épargnée par la vague, je m'y cantonnai donc.

Cette année-là, la neige s'était montrée tardive mais la première semaine de mon séjour fut chaude et mes promenades s'en trouvèrent empreintes d'un charme indicible, tout de flâneries, de torpeurs et de frissons. J'aimais ce pays. Je commençais même à caresser l'idée d'acquérir quelque chose dans les environs si bien qu'un soir de confiance je m'en ouvris à mon hôtesse. Elle sourit, ne me découragea point et me proposa même de m'alerter si quelque affaire se présentait qui puisse m'intéresser.

La neige, le soleil, le silence apportèrent un réconfort lénifiant à mon âme malade et je repris avec un courage nouveau les cours et les copies. Les semaines passèrent, ternes mais supportables; je survivais.

Un soir de printemps, vers la mi-mai, alors que le soleil couchant étirait longuement ses langues de chaude lumière sur le parquet verni, le téléphone vint me tirer du monceau de dissertations dans lequel, depuis d'interminables heures, je m'enlisais. C'était mon hôtesse de Haute-Savoie : elle avait quelque chose pour moi. Il me fallut un certain temps pour revenir à la réalité. J'avais déjà presque oublié notre conversation de vacances, en tout cas je n'y pensais plus.

Il est curieux de constater comme nous savons peu, sur le coup, reconnaître les moments importants de notre existence. Je ne remarquai que l'excitation de la chère femme, qui m'amusa ; je ne sus pas comprendre que cette conversation était déjà en train de faire basculer ma vie. Elle avait déniché quelque chose d'étonnant en effet : loin des petites annonces, des placards des notaires et des agents immobiliers, dans le compte rendu des délibérations du Conseil Municipal, elle avait découvert que la commune du Villaret mettait en vente rien moins qu'un alpage abandonné depuis quinze ou vingt ans.

- Mais c'est une maison que je cherche...

- Le chalet est avec ! Ça, il a sans doute besoin d'un sérieux coup de rajeunissement, mais la commune a un besoin urgent d'argent, elle doit payer le nouveau toit de la mairie ; alors, pour eux, le compte est vite fait, vous savez. Plus personne ne retournera en alpage là-haut. Les quelques paysans qui restent ont assez de terre dans la vallée maintenant.

Je ne savais plus que penser.

- Un alpage, ça doit faire du terrain...

- Oh ! pour ça, oui ! Plusieurs hectares sans doute.

- Mais le prix ?

- La mise à prix n'est pas encore officiellement fixée mais tout laisse à penser qu'elle sera largement en dessous du maximum

que vous m'aviez donné. Quelques hectares, oui, mais de friches, et c'est au bout du monde, parce qu'il n'y a pas de route, un sentier muletier tout au plus, s'il existe encore, et le tout à une heure ou deux de marche du dernier point habité.

Je commençais à rêver.

- Mais où se trouve-t-il donc cet alpage perdu ?

Je ne savais alors pas encore donner un nom à toutes ces montagnes et elle eut bien du mal à me faire situer l'endroit : sous un sommet légèrement en retrait, à droite de l'Aiguille, une combe évasée, juste sous la couronne de roche. C'était là. Tout alla ensuite étrangement vite, j'ai peine encore à le croire. Sans conviction, je contactai le maire, juste pour voir. Il sut se montrer persuasif et, je l'appris par la suite, la commune fut tout heureuse de trouver si tôt un acheteur potentiel au prix demandé. La vente devait se faire au plus offrant ; je n'eus pas d'adversaire. De plus, comme, de par la mort de ma mère quelques années plus tôt, j'étais en mesure de payer comptant, sans avoir à vendre mon petit appartement, un mercredi de la mi-juin, devant notaire, à Toune, dans une belle inconscience je devins le nouveau maître de l'Aulp de Balme.

On pourrait croire que cet événement, par le divertissement inattendu qu'il créait, avait apporté une bouffée d'oxygène dans ma vie professionnelle. Il n'en fut rien. Tout au contraire, par un paradoxe qui ne l'était qu'en apparence, je le compris plus tard, ce fut le catalyseur qui précipita la chute. D'un seul coup, toute la lassitude, la rancœur accumulée, le dégoût remontèrent à la surface : je perdis pied avec une délectation morose. Une inspection lamentable, vraisemblablement réclamée par mon chef d'établissement, vint parachever le désastre. Je demandai ma mise en disponibilité. On me l'accorda.

## II

Je ne commençai vraiment à prendre conscience de ce qui m'arrivait qu'en ce matin du deux juillet. Tout était allé bien trop vite, une précipitation furieuse dans laquelle j'avais été ballotté, emporté, sans réaction véritablement pensée. J'avais fini dans la déroute mon année scolaire mais j'avais tenu - défi ou dérision ? - à aller jusqu'au bout. Pour le reste, il avait fallu, avec une énergie forcenée qui m'étonne aujourd'hui, entre deux séances de correction de bac, courir de magasin de sport en quincaillerie, de banque en librairie, avec les inévitables oublis, les erreurs, les retours, pour pouvoir être prêt - et je le voulais absolument - dès le premier jour des vacances, un départ qui ressemblait étrangement à une fuite et qui, sans doute, en était une, mais que (ou peut-être qui) fuyais-je ainsi ? Je ne le savais pas moi-même alors.

Il faisait frais encore, ce matin-là. Dans l'ombre du sous-bois, la voiture trop chargée peinait et achoppait souvent sur les pierres inégales du chemin. J'avais passé la nuit à ma pension, où j'étais arrivé en fin d'après-midi. Bien qu'elle ne prît pas de pensionnaires à la journée, Mme Vergnaz avait tenu à m'accueillir et elle m'avait reçu comme un parent.

De l'auberge, on ne voyait pas la Tête de Balme. Ce n'est que sur la route, à la sortie du bois, juste avant d'arriver au Villaret, que je l'avais enfin reconnue et avais découvert au pied de la

couronne de roche du sommet ce que je supposais être mon alpage. J'avais alors arrêté la voiture pour mieux voir. Mon cœur battait étrangement. On distinguait, loin, là-haut, sous les rochers, la tache sombre et parfois étroite des arbres bordant une combe douce d'un vert plus tendre, qui descendait d'un col sur la droite en s'élargissant vers l'aval, et dans laquelle, à ma surprise, je cherchai vainement le chalet. Je reçus à ce moment-là, comme une bouffée brûlante, pour la première fois le sentiment de ma folie : on n'achète pas une maison ainsi, sans même l'avoir vue, ne serait-ce qu'en photo ! Je haussai pourtant les épaules et repris la route.

À la sortie du village, comme on me l'avait indiqué, j'avais, depuis de longues minutes déjà, emprunté à la première fourche le chemin de droite, celui qui n'était pas goudronné. Je devais arriver à une ferme. Sur un replat, la forêt s'ouvrait en un vaste pâturage qu'occupait un troupeau de vaches. Je ne pouvais plus être loin. Une grange, sur la gauche, en contrebas, me confirma dans cette idée, mais le chemin continuait et reprit même fortement de la pente dans le bois. On distinguait, toujours à gauche, derrière un rideau léger de conifères, des prairies qui glissaient en pente douce vers ce qui devait être un torrent, le Nant Blanc si j'avais bien compris la carte, celui qui descendait directement de mon alpage. Le chemin tourna brusquement à gauche pour un autre replat. Les aboiements aigus d'un corniaud forcené, lâché à pleine vitesse sur la voiture, me contraignirent à stopper.

Je ne voyais pas encore la ferme mais cet accueil intempestif et la présence disgracieuse d'une charrue rouillée dans les hautes herbes sur le bord du chemin ne laissaient guère de doutes. Le chien sautait après ma portière.

- Moncul, au pied !

C'est ce que je crus comprendre! L'animal cessa son manège et, le nez au sol, queue battante, trottina en zigzag vers le vieux paysan qui débouchait du chemin. Je descendis. L'homme, les deux mains sur son bâton, s'était arrêté, le chien à ses côtés, et, d'un regard plissé sous le béret en casquette, me regardait venir. Je bredouillai un vague bonjour:

- Le chemin s'arrête ici ?

- Eh oui!

- Et vous pensez que je peux laisser ma voiture par ici ?

- Faut voir.

L'homme était décidément peu loquace. Peut-être suffisait-il simplement de se présenter.

- Je m'appelle Quintaine, Baptiste Quintaine, c'est moi qui ai racheté l'alpage de la Balme.

- Ah!

Je crus déceler l'ironie. J'hésitai, un peu décontenancé. Le chien, qui s'était remis à tourner autour de moi, vint me renifler de plus près.

- Moncul, au pied!

Je souris :

- Comment l'avez-vous appelé ce chien ?

- Moncul, me répondit-il d'une voix forte en me fixant avec une sorte de défi.

- Ça n'est pas courant!

Un éclair de malice plissa les yeux du vieux:

- Ah! vous trouvez? Paraîtrait même que ça choque aussi. La vieille n'en décolère pas depuis des mois. Faut dire que c'est cul bénit et compagnie, je vous laisse imaginer! Comme si le Bon Dieu allait rougir chaque fois que j'appelle mon corniaud, pensez donc!

- Et... il y a une raison particulière à ce curieux nom de

baptême ? Si je ne suis pas indiscret.

- Pensez donc ! Tout le pays le sait. Vous avez des hémorroïdes ?

- Mon Dieu, non, je vous remercie.

- Moi si ! L'an dernier, à peu près à pareille époque, en fait juste au début des foins, y a fallu m'opérer. Vingt dius ! Vous faites jamais opérer de ce truc-là ! J'ai cru que j'allais crever ! Des heures à se tortiller sur le lit, le cul comme un chou-fleur, avec des douleurs pas possibles, et les soins, je vous dis pas, à devenir franc fou. Bref, je passe, quand je suis rentré, la chienne avait fait ses petits et ce crétin-là ne voulait pas me quitter. Je l'ai gardé. Et il lui fallait bien un nom...

Ce n'était pas, tant s'en faut, d'un goût exquis mais je riais franchement et ma gaieté, comme je l'avais pressenti, sembla le mettre en joie.

- Ça, il n'a pas inventé l'eau chaude et il n'est même pas bon à aller après les vaches ; il ne saura jamais gagner sa soupe, celui-là, mais bon... Et comme ça vous comptez monter ce matin ?

- Si je peux, oui.

- Sans vouloir vous décourager, vous n'y êtes pas encore. De toute façon, vous n'allez pas passer comme ça, sans prendre un verre à la maison. Vous ferez connaissance avec la patronne, il faudra bien le faire un jour de toute façon puisqu'on va être voisins. Et puis on parlera un peu de là-haut. Je le connais bien, le chalet, j'y ai souvent dormi quand j'étais jeune.

- Je ne voudrais pas déranger.

- Allons donc ! Y a pas d'heure pour recevoir à la campagne. La ferme parut après une dernière courbe du chemin. Ces chalets de bois brut ont toujours eu pour moi un charme infini. Celui-là, remarquablement exposé, devait être largement centenaire, avec - j'ai appris quelque peu, depuis, à les connaître - sur le devant, l'écurie et la cave dans le soubassement de grosses

pierres brutes, l'habitation au-dessus, derrière le balcon fermé comme une loge de théâtre, surmontée du vaste fenil aux planches disjointes, juste sous la toiture. Hélas ! en s'approchant, on découvrait, un peu en retrait, un long et laid hangar de tôle ondulée, puis un silo malodorant dont la bâche était maintenue par une nuée de vieux pneus. Deux roues dépareillées gisaient auprès d'un vieux muret. Plus loin, un tombereau levait au ciel ses bras raidis. De l'ensemble émanait une impression de négligence et d'abandon.

Devant le chalet, dans un potager qu'entourait un grillage fatigué, une vieille femme sarclait, qui se redressa à notre venue, la main en visière sur les yeux.

De toute notre approche, le vieux n'avait plus dit un mot. Quand j'arrivai à sa hauteur, je saluai la vieille femme qui me répondit d'un léger signe de tête cependant que mon compagnon passait, sans un mot, sans un regard.

Sous le large auvent du toit, devant une sorte de petite terrasse dallée, en retrait, protégée par une balustrade de bois et qui marquait la véritable entrée de la maison et de l'étable, un filet d'eau rinçait dans une auge de pierre des bidons à lait qui brillaient dans le soleil. Le chien, dressé sur ses pattes de derrière, buvait bruyamment parmi les effluves mêlés d'étable et de silo. Comme le vieux paysan franchissait la porte basse, à gauche, mon attention fut attirée par des chiffres sur le rude linteau de bois de l'entrée : 18, suivi du signe + ou d'une croix, puis 21. Je m'arrêtai :

- Ces chiffres, là-haut, ce n'est tout de même pas l'année de construction ?

- Mais si : 1821. Ah ! pour sûr, ça ne date pas d'hier.

- Je ne lui aurais pas donné tant.

- Eh ! si pourtant ! Mais faut pas croire quand même, tout

n'est pas d'origine, on a changé des petits bouts par-ci, par-là : les planches du soli par exemple ( le fenil là-haut ), ou les volets. Des fenêtres aussi. Et puis on a modifié la cheminée également. Mais l'ossature est d'origine. Vous savez, le bois c'est encore ce qui tient le mieux.

Il fallut comme un sas, traverser une petite pièce sans jour, vouée, d'après ce que je crus en sentir, au rôle de vestiaire et de placard à chaussures, avant de pénétrer dans la pièce principale, une longue salle fraîche et sombre aux remugles épais.

J'ai toujours été d'une sensibilité malade aux odeurs et appréhende la découverte des intérieurs, chargés d'effluves sournois et d'exhalaisons indécises. Je ne fumais pas alors et ma perception était plus sensible et plus subtile qu'aujourd'hui, plus intolérante aussi. En cette occasion, tandis que je contournais la table pour rejoindre la place que mon hôte me désignait, je ne saurais mieux traduire ma sensation qu'en disant que la pièce « sentait le vieux », un mélange insidieux de rance, de gaillon refroidi, de vaisselle sale, de suie peut-être ou de tabac.

Peu de meubles. Derrière moi, dans le coin d'ombre, la vieille cuisinière à bois occupait le fond. Tout à côté, plus près, de l'eau frémissait à feu doux sur une gazinière d'un blanc anachronique. En face, entre deux ouvertures, le traditionnel buffet à deux corps, avec ses rangées de colonnettes, croulait sous les paperasses et les journaux.

À peine étions-nous assis que la porte se rouvrit. La femme entra, précédée du chien follet qui cliquetait de tous ses ongles sur le plancher rustique.

- Madeleine, tu nous mettras deux verres. C'est notre jeune voisin, celui qui a racheté la Balme.

- Ah ! bon.

La voix était éteinte et comme indifférente. Elle s'approcha un peu, je me levai et la saluai à nouveau :

- Bonjour, Madame. Enchanté de vous connaître.

- Bonjour, Monsieur.

Et, comme si pour elle tout était dit, elle m'avait déjà tourné le dos et déposait les légumes qu'elle tenait sur une desserte près du fourneau, avant de s'en venir au buffet prendre les verres. Je me rassis, décontenancé. Le vieux s'était levé, l'œil malicieux :

- Je vais en bas, chercher les munitions. Moncul, au pied !

- Oh, Josen !

C'était comme une plainte.

Le chien lui emboîta le pas.



### III

Un silence pesant s'installa.

- Vous avez une vue superbe d'ici.

- On n'a pas trop le temps d'y regarder.

Dame Viuz n'était décidément pas très loquace. Elle déposa deux verres décorés sur la table.

- C'est quand même mieux que le béton en ville.

- Sans doute.

Je commençais à épuiser ma provision de lieux communs quand, une bouteille sous le bras, son époux vint fort à propos me tirer d'embarras.

- Qu'est-ce que je vous sers à cette heure-ci : Apremont ou gnôle ?

J'essayai, sans grande conviction, d'esquiver mais il me fut très vite évident que je devais me soumettre. Je choisis le moindre mal, le blanc, d'autant plus que le vieux l'était lui-même allé chercher à la cave. Il remplit les deux verres.

- À votre bonne santé.

- À la vôtre.

Derrière, dans son coin d'ombre, sans un regard, muette, la vieille femme épluchait ses légumes. Le vin était frais, légèrement pétillant, mais il venait bien trop tôt pour moi.

- Alors, comme ça, vous avez acheté l'Aulp de Balme...

Un silence.

- Drôle d'idée!

- J'avais envie de calme...

Le vieux hochait la tête d'un air entendu.

- Ça, le calme... Et vous comptez passer tout l'été là-haut ?

- J'espère.

À vrai dire, la question ne s'était même pas posée. Ou, pour mieux dire, je ne l'avais jamais véritablement formulée. Je parlais, c'était tout. Sans borne, sans limite, sans échéance. Mais comment expliquer ce coup de tête irraisonné au vieux paysan qui venait déjà prestement de remplir les deux verres.

- Holà, merci, j'ai de la route à faire!

- Ça vous donnera des forces pour la montée.

- Il faudrait bien! Justement, vous avez une idée du temps qu'il faut compter pour grimper là-haut ?

- Ça dépend. De pas mal de choses en fait. De vous d'abord, si vous marchez bien, si vous ne soufflez pas trop. De la charge aussi. Ça va vite être lourd en effet. Du chemin aussi sans doute; je ne sais pas trop dans quel état il est, il y a longtemps que je n'y suis plus grimpé.

- Mais le sentier est marqué quand même ?

- Il l'était, il doit y être encore. Moi, je pourrais y aller les yeux fermés, je l'ai assez fait le trajet avec la mule, quand j'étais gosse et que je montais les provisions du grand-père! On ne mettait pas seulement deux heures! Et, à l'arrivée, la tomme fraîche du Pépé, c'était la récompense... Il faut vous dire que nous, les Viuz, on a été les derniers à *emmontagner* à la Balme avec les bêtes. Et puis, un hiver, le vieux est mort et personne ne l'a remplacé... C'était pourtant quelque chose, là-haut. Vous verrez...

Les yeux dans les souvenirs, le vieil homme vida son verre et longuement hochait la tête.

- Le temps des *remues*, maintenant, c'est fini. Trop de tintouin, pas assez de confort en haut. Et puis, on a plus de prairies dans la vallée qu'on ne peut en faucher. Sans compter que bientôt il n'y aura plus de paysans...

Il y avait là sans doute une antienne familière, qu'il prolongea interminablement, l'évolution de l'agriculture dans la vallée, le bon vieux temps, ce qui ne reviendrait plus, pour aboutir à lui, Joson Viuz, paysan, qui ne verrait même pas son fils reprendre la ferme après lui parce qu'il avait comme tant d'autres choisi la ville. J'avais bien peu à dire, sinon pour compatir, et surveillais mon verre avec angoisse, me contentant d'y tremper les lèvres pour ne pas le vider. Le sien descendait avec une belle régularité et, à chaque fois, il remplissait les deux.

La porte s'ouvrit brutalement, qui fit bondir le chien et sursauter les vieux. Une grosse fille d'une vingtaine d'années, dont les joues rondes et rubicondes évoquaient irrésistiblement des pommes, s'arrêta net dans son élan et demeura plantée, bouche bée, un poulet déplumé au bout des bras.

- Grande saxon! Tu seras bien toujours aussi brusque, ma pauvre Simone! Jusqu'à quel âge faudra-t-il mé t'y répéter?

- Excusez-moi, je savais pas qu'y avait du monde, bredouilla la malheureuse fille devenue cramoisie.

Le père Viuz reprit la bouteille et servit. Dieu merci, on arrivait au bout, mais mon verre se retrouva de nouveau plein à ras bord. L'infortunée Simone avait échangé quelques mots à voix basse avec la vieille et venait de ressortir sur la pointe des pieds, non sans avoir, du plus discrètement qu'elle le pouvait, longuement regardé du côté du visiteur. Que voulez-vous, on n'a pas tous les jours quelqu'un à la maison!

Je jugeai le moment opportun pour opérer une manœuvre de retraite.

- Bon, ce n'est pas le tout, on est bien chez vous mais j'ai du chemin qui m'attend, et du raide. Il va falloir que j'y pense sérieusement si je ne veux pas faire toute la montée en pleine chaleur.

Je me fis préciser la route. C'était, à l'en croire, fort simple si le sentier était encore visible. Je pensai soudain à ma voiture. J'avais, jusque-là, naïvement pensé la laisser en pleine nature, au bout du chemin carrossable. Je m'en ouvris au père Viuz.

- Oh! bien sûr, vous pourriez la garer sur le bord, là où elle est, en la serrant un peu. Elle ne gênerait personne. Mais je crois que j'ai mieux à vous proposer: il y a de la place dans le grand hangar. Elle y sera quand même plus à l'abri. Il doit bien y avoir deux ou trois traîneries à bouger mais, le temps que vous alliez chercher la voiture, la Simone vous aura fait une place.

Flanqué de l'inévitable Moncul, je retournai à mon véhicule. Devant la laide construction, le bâton à la main, le père Viuz m'attendait. Il me fit signe d'entrer. On retrouvait à l'intérieur le même désordre qu'alentours: du matériel, un tracteur vert, du foin en bottes et, tout au fond, derrière une barrière métallique, quelques veaux étonnés. Simone, tout en m'observant à la dérobée, finissait de déplacer un engin, vraisemblablement agricole, que je ne sus identifier. Dans sa blouse à carreaux mauve, tendue à craquer, elle dégageait une impression de force étonnante. Je rangeai la voiture et remerciai la jeune fille qui rougit à nouveau violemment.

Le vieux s'était approché et regardait mon chargement.

- Vous allez monter tout ça ?

- Par petits bouts. Je ferai plusieurs voyages.

- Eh ben! Vous n'êtes pas encore au bout de vos peines!

Je souris et commençai à m'équiper. Il est vrai que, le sac

enlevé, la voiture semblait encore pleine.

- Il faudrait la Frida, murmura Simone.

- C'est pas idiot, ça, ma fille, reprit le vieux. Frida, m'expliquait-il, c'est la jument. J'en ai toujours gardé une. Elle ne sert plus à grand-chose aujourd'hui mais elle peut encore passer là où le tracteur ne peut plus et puis, elle au moins, elle ne tombe jamais en panne ! Ca serait en effet plus simple de la bâter, vous vous éviteriez bien de la peine. Elle vous monte tout ça d'un seul voyage. Et puis, vingt dieux, ça lui ferait un peu d'exercice !

- Mais je ne sais pas conduire un cheval !

- Faudrait voir avec la Simone, un jour où y a pas trop à faire par en bas.

Je la regardai, perplexe. Elle rougit, évidemment, une fois de plus.

- Ça me gêne de vous faire grimper jusque là-haut.

- C'est pas si loin ! Et puis je n'y suis jamais allée, ça me sortira un peu.

J'hésitais, embarrassé, avec des sentiments contradictoires. Ces braves gens m'obligeaient, certes, et je leur en étais reconnaissant, mais informulée, au fond de moi, résistait cette envie sourde d'indépendance, de solitude et j'avais l'impression qu'ils m'abîmaient mon rêve. Je ne pouvais guère cependant, sans apparaître discourtois, refuser plus longtemps.

- Le jour du pain, par exemple, suggéra timidement Simone. Comme ça je pourrais en monter du frais.

Elle pensait décidément à tout. Le boulanger, en effet, m'expliqua le vieux, passait le mercredi. Si je le souhaitais, ils pouvaient me mettre quelques miches de côté, je les prendrais quand je voudrais.

Tout s'organisait donc ainsi, comme malgré moi. Je laissai faire.



## IV

Depuis un bon moment, le sac, à mes épaules, était devenu lourd; les sangles commençaient à blesser et j'avais beau, à coup de ruades maladroites, les deux mains sous le fond, tenter de remonter ma charge, très vite tout reprenait sa place et les bretelles mordaient la chair. Il y avait bien une demi-heure que, la tête vide, ballotté de pensées décousues, je marchais dans l'ombre du sous-bois. Je m'accordai une première pause.

Je choisis une grosse pierre sous un sapin étique et déposai avec un véritable soulagement ma charge. Mon dos était trempé et très vite je sentis le froid s'abattre sur mes épaules: par prudence, la halte serait brève.

Depuis mon départ, je marchais dans un bois où dominaient les conifères et, hormis lors de la traversée d'une mince clairière, je n'avais toujours pas retrouvé le soleil. L'air était encore frais mais déjà on percevait une moiteur éloquente: il ferait chaud en terrain dégagé. La raideur quasi constante de la pente m'incitait à penser que j'avais dû sérieusement prendre de l'altitude depuis la ferme mais, en aucune occasion, je n'avais pu découvrir de point de vue pour le vérifier. Partout, autour de moi, le silence, à peine troublé de-ci de-là par quelque chant d'oiseau ou des craquements de branches.

Je repartis, les bretelles aussitôt douloureuses au creux de l'épaule. Voilà qui promettait un trajet agréable! J'avais beau,

à nouveau, tenter de déplacer les sangles, remonter le sac, rien n'y faisait, la charge était trop lourde et mes épaules trop peu aguerries. J'eus enfin l'idée de glisser d'un côté un mouchoir, de l'autre mon petit chapeau de toile. Ce n'était pas parfait mais c'était supportable. Il fallait maintenant durer.

Je replongeai, insensiblement, dans le manège de mes réflexions. Pas de grandes pensées, des impressions plutôt, des images qui papillonnaient, fugitives, et glissaient, comme avant le sommeil, sans ordre ni logique: la cuisine fraîche des Viuz, le soleil sur les bidons de lait, le « Ah! » ambigu du vieux lors des présentations, le silence -indifférence, méfiance, hostilité? - de sa femme que je voyais, dans un ralenti répété, s'avancer puis me tourner le dos quand j'allais la saluer et je me perdais en suppositions vaines: femme soumise, réduite au rôle de souillon, relation de couple d'un autre âge? J'avais l'impression que c'était plus complexe, autre peut-être...

Un grondement continu emplissait le sous-bois, le torrent devait être tout proche. De fait, sans que j'y aie vraiment prêté attention, le terrain s'était sensiblement modifié et un lacet me surprit quelques mètres au-dessus du Nant Blanc, qui bouillonnait sur les rochers en contrebas. Je m'arrêtai. Le ruisseau n'était pas très gros mais l'eau courait avec vigueur, glissant parfois comme un miroir horizontal sur des creux sombres de mystère. Curieusement, il s'en dégagait une véritable fraîcheur, comme si l'eau froide, par son simple contact, eût abaissé la température de l'air.

Je me pris à imaginer, en repartant, la jument lourdement chargée sur le chemin étroit, son regard vers cette eau qu'elle ne pourrait atteindre. Et Simone? De nouveau je me sentis gêné et contrarié de dépendre de ces gens. La grosse fille allait pour le moins marcher quatre heures, en tenant compte du

retour, pour m'apporter mes propres affaires, bénévolement, elle qui ne me connaissait même pas. Certes, sa curiosité serait quelque peu satisfaite mais ce dévouement me plongeait dans des abîmes d'embarras.

Après une assez longue traversée à droite, le chemin revint, sur un replat, à son orientation primitive. Le rideau d'arbres s'éclaircit. Devant un chaos de rocs clairs, le Nant Blanc m'attendait au bout du chemin. Je déposai mon sac et plongeai avec délices mes mains dans l'eau fraîche. Je m'aspergeai ensuite le visage et la nuque. C'était froid et revigorant. Je n'osai boire cependant et me contentai de ma gourde tiédie. L'air était embaumé de senteurs de résine où flottait le parfum des bonbons au sapin des hivers de mon enfance.

Je consultai ma carte. Si c'était bien mon sentier qui figurait en pointillés, je ne devais plus être très loin de l'alpage. Je marchais depuis plus d'une heure déjà et, au vu du chemin parcouru, peut-être me restait-il quinze ou vingt minutes au plus avant de sortir du bois. Tout dépendrait de la difficulté du terrain.

Un souffle d'air me glaça le dos. Je frissonnai malgré la chaleur. Ma chemise, plaquée contre ma peau, dégouttait littéralement de sueur. Sur mes épaules, les bretelles du sac avaient tracé deux sillons rouges.

Il me fallut moins d'un quart d'heure. Graduellement, le bois s'éclaircit vers l'amont. Je commençai à percevoir la roche, haut dans les arbres. La pente, après avoir été plus raide, se radoucit. Soudain, à un détour, une forme bondit qui traversa la sente. Le souffle bloqué, je fis un pas en arrière avant d'éclater de rire : la boule fauve de l'écureuil courait déjà de branche en branche, le cœur battant sans doute, comme moi, une chamade époumonée.

J'approchais. Juste à l'orée du bois, je devais, selon le père Viuz,

découvrir une clôture ou ce qu'il en restait. J'avais, malgré ma lassitude, inconsciemment accéléré le pas. Sous les branches basses, au bout du chemin, le vert trop lumineux d'une prairie ensoleillée blessait le regard. Quelques pas encore et j'aperçus les premiers piquets, plantés en quinconce en travers du sentier, sous les derniers arbres. Je m'avançai. D'un seul coup, le paysage s'ouvrit: une vaste combe herbue, dominée par l'énorme masse, toue proche, de la Tête de Balme, montait en écharpe vers une crête incurvée, un col peu prononcé, que masquait en partie sur la droite le prolongement du bois. Je fis deux pas. J'étais chez moi.

Tout de suite, je cherchai le chalet; une fois de plus, je ne le trouvai pas. Méthodiquement, en un long et lent mouvement panoramique, je repris l'examen du paysage baigné de lumière, m'appuyant sur cette idée en apparence sans faille que le chemin, inévitablement, devait mener à la maison. La logique est parfois trompeuse: il n'y avait plus de chemin. Depuis des années que le pâturage était à l'abandon, l'herbe avait repoussé, effaçant peu à peu toute trace d'un quelconque passage. Je pus cependant distinguer, évident en maint endroit, le cheminement du Nant Blanc dans l'alpage. La même logique voulant, au nom de la nécessité, qu'il passât à proximité du chalet, je remontai donc d'un regard affûté le cours hasardeux du torrent pour constater qu'il semblait disparaître derrière ce qui devait être un bombement. La construction ne pouvait que se cacher derrière.

Je repartis dans l'herbe haute, piquée de fleurs d'innombrables espèces et de toutes couleurs - des rouges, des roses, des bleues d'une luminosité extraordinaire, des blanches aussi, si pures et si fragiles - que butinaient dans un bruissement sourd des milliers d'abeilles affairées. J'avançais avec le sentiment d'un

sacrilège à fouler de mes pieds ce parterre somptueux.

Au-dessus de moi, à gauche, la couronne rocheuse de la Tête de Balme commençait à livrer les secrets de ses fissures, ses vires, ses anfractuosités sombres auxquelles, parfois, un pin rabougri et tordu s'accrochait désespérément. On n'avait pas vraiment l'impression d'une falaise mais comme une énorme succession de rocs empilés en une formidable pyramide.

Le sol devint plus souple et apparurent les premières herbes de marais. J'atteignais sans doute les Mouillettes signalées sur ma carte. Dans cette zone humide, le pied enfonçait ; il valait donc mieux obliquer à droite, vers la croupe, reprendre un peu de haut pour retrouver le sec. Les cuisses lourdes, je n'avançais plus que poussé par l'aiguillon de la curiosité. Soudain, devant moi, s'ébauchèrent les traces d'un chemin. Je les suivis sans hésiter.

C'est le *bachal* que je découvris en premier, l'auge de bois noirci dans laquelle une eau claire, lumineuse, venue je ne savais d'où, se déversait en un murmure soyeux sous le soleil du zénith. Le chalet se dressait derrière mais, paradoxalement, c'est à peine si je le regardai tant mon attention, aussitôt, fut attirée par les orties, hautes, envahissantes, hostiles, qui l'assiégeaient, comme si la nature reprenait ce que les hommes n'avaient su garder. Je restais là, planté, mon ballot sur le dos, désarmé. C'est alors que je me retournai.

Je pris alors conscience que - chaleur ou fatigue ? - curieusement, moi qui l'avais tant désiré lors de ma progression aveugle dans le bois, depuis que j'avais atteint l'alpage, pas une seule fois, je n'avais eu l'idée de me retourner vers la vallée. Je demeurai saisi : c'était tellement ce dont j'avais rêvé, c'était tellement plus beau même que toutes mes imaginations que je m'avançai de quelques pas, posai mon sac et m'assis dessus, muet, comblé.

Je demeurai ainsi, comme perclus, de longues minutes. Seul mon regard vivait - et avec quelle intensité! Il inscrivait dans ma mémoire, de façon indélébile, ce paysage aux lignes rudes et apaisantes dont dès l'abord je sentais que, si loin que la vie m'emmène, il ne me quitterait plus. Il en est des paysages comme des êtres : avec certains, sans que l'on puisse vraiment s'expliquer pourquoi, on est d'emblée en sympathie. Avec celui-là, l'adéquation était parfaite et immédiate : semblable à la pièce longtemps manquante de ces puzzles d'enfants, j'avais la sensation d'avoir enfin trouvé ma place et je m'y sentais bien. Adossé à ma montagne forte, je dominais la vallée verdoyante qui s'ouvrait sous moi sans violence comme une coupe aux larges bords, entre deux vigoureux piliers, l'Aiguille, à droite, dressée d'un seul élan comme un gigantesque doigt minéral, le Grand Carre pyramidal à gauche, tout d'herbe et de pierre, qui bornaient comme des limites emphatiques la majesté de mon champ de vision. En face, dans la torpeur lumineuse de midi, les sommets, surplombés par le vaisseau élancé de la Bourne que suivait sa flottille de pointes et de pics, émergeaient d'un évanescent voile de brume.

La chaleur me tira de cette léthargie contemplative pour des préoccupations plus matérielles et prosaïques : il fallait, sous peine d'insolation, au plus tôt me mettre à l'ombre ou au moins me couvrir.

Je me retrouvai donc face au chalet et le regardai enfin. C'était une construction trapue, manifestement chargée d'âge : sur un solide socle de pierres inégales, grossièrement maçonnées, montant jusque sous les fenêtres, on avait élevé les murs de bois, de lourds madriers à peine équarris, assemblés à mi-bois aux angles, que couvrait un toit de tavaillons apparemment vétustes. Trois ouvertures en façade : la porte, au centre, et, de

part et d'autre, deux petites fenêtres à un seul volet. L'ensemble n'était pas dénué de charme dans sa simplicité et ne ressemblait en rien à la ruine chagrine que, malgré toutes les assurances, j'avais longtemps pu craindre.

Mais comment pénétrer avec ces orties omniprésentes ? Je contournai à droite, c'était pareil, avec en prime un véritable champ de feuilles gigantesques, semblables à de la rhubarbe, qui descendaient jusqu'au *bachal*. Trois ouvertures aussi sur ce côté : une fenêtre toute petite puis, plus loin, deux portes closes, l'étable sans doute et quelque autre remise. Au fond, une petite construction de planches avait été accolée au mur de bois.

Je me frayai avec précaution un chemin pour dégager une grande planche terreuse que l'hiver avait dû détacher de la grange malade. Voilà qui me permettrait peut-être d'atteindre l'entrée. C'est sur cette passerelle improvisée que je tirai de ma poche la grosse clef patinée qui ouvrait ma nouvelle demeure. La fraîcheur, que renforçait une puissante odeur de renfermé, mêlée de relents d'étable, me tomba sur les épaules. Le contraste était si saisissant avec l'alpage brûlé de lumière et de parfums vivants que, pendant un instant, je restai hésitant sur la marche du seuil. Les bras tendus, je gagnai au jugé la fenêtre, trouvai une poignée et, à tâtons, décrochai l'attache du volet. La pièce sembla reprendre vie. Tout était là qui m'attendait : sur les dalles inégales, la longue table rustique avec son banc, la chaise unique, les tabourets et même, en face, près de la haute cheminée dans laquelle, sur le fourneau à quatre trous, trônait une imposante marmite noircie, la grossière étagère de sapin où s'empilait une vaisselle dépareillée. Il y avait même, luxe suprême, entre porte et fenêtre, un évier de pierre brute, sans robinet, bien sûr, mais avec son broc émaillé et un seau.

Le mur de gauche, celui de la montagne, était percé lui aussi d'une lucarne, au-dessus d'un curieux coffrage de planches que je finis par identifier comme un bat-flanc, sur lequel il suffisait, comme dans les refuges ou les cellules, de rajouter une paillasse pour obtenir une couche sommaire.

D'un pas circonspect, lentement, je vins m'appuyer à la table avant de la contourner pour dégager la chaise et m'y asseoir. On eût dit une séance d'essayage: j'essayais en effet la pièce, comme un vêtement, je me mouvais en elle, dans ses replis. Finalement elle m'allait; avec les inévitables petites retouches et adaptations, il me semblait que, sans difficulté, elle et moi, nous devions pouvoir bien nous entendre.

Quand je me tournai vers le fond, deux portes s'offrirent à ma curiosité: la première, que j'avais d'abord prise pour un placard, s'ouvrait sur l'ombre gorgée de relents de l'étable; la seconde, qui m'intéressa davantage, ne pouvait donner que sur la chambre. Il y faisait trop sombre pour qu'on en pût distinguer l'agencement et je dus, une fois de plus, gagner à l'estime la fenêtre aperçue tout à l'heure du dehors. La lumière crue de midi arracha avec peine à l'ombre un lit sans matelas - un vrai lit, à deux places, au bois travaillé avec, comble de modernisme, un sommier métallique un peu rouillé - et une armoire courtaude de sapin brut, sculptée de rosaces et de marguerites, qui cachait partiellement un autre bat-flanc, plus large et qui occupait le fond de la pièce.

J'interrogeais du regard, perplexe, cet assemblage hétéroclite, plus froid, plus réservé que le monde accueillant de la cuisine, quand j'avisai enfin, tout contre moi, le long de la cloison de bois, la petite table de sapin massif. Elle était tellement attirante dans sa simplicité, son évidence, que, sans même réfléchir, je tirai la chaise bancale et m'assis, bras tendus, serein, prêt

à écrire ou travailler. Dans le cadre lumineux de la fenêtre, sur l'immensité bleue du ciel, la Bourne hautaine traçait son sillage figé. J'entrais par cette table en sympathie intime avec la chambre.

Il y avait là pourtant, une fois de plus - comme on se connaît mal, comme on sait peu, en fait, lire les messages que nous envoient nos gestes, nos réactions incontrôlées -, dans ce mouvement spontané vers la table, dans ce plaisir subtil retrouvé, passait un signe que j'aurais dû tout de suite comprendre tant il était flagrant. Je ne savais pas alors - mais le sais-je vraiment mieux aujourd'hui? - percevoir ces moments de lumière: je ne sus pas saisir l'avertissement donné mais, de toute façon, l'eussé-je compris, le message arrivait sans doute bien tard.

Je revins à pas lents vers la cuisine. La pénible odeur de renfermé déjà s'estompait, ou peut-être commençais-je à m'y habituer. La fraîcheur m'avait fait du bien et je m'aperçus soudain que j'avais faim.



## V

Je déjeunai donc d'un sandwich à la longue table de la salle, ma porte grande ouverte sur la lumière. Les yeux à l'abandon, de longues minutes ensuite, je me laissai aller à rêvasser. J'aimais les poutres rugueuses du plafond, la simplicité monacale de la pièce, mais soudain, malgré ma fatigue, je fus pris d'une frénésie inattendue qui me jeta dehors à la poursuite de la découverte de mon royaume.

En fait, l'organisation du chalet s'avérait des plus simples : on retrouvait, en réduction, l'organisation des habitations d'en bas mais, ici, le schéma était encore réduit : à l'avant, vers l'aval, le sommaire logis des hommes et ses deux pièces ; à l'arrière, l'étable, en partie enterrée, son entrée sur le côté, le tout surmonté du grenier à foin auquel on accédait de niveau par l'arrière, le chalet étant comme assis dans la pente.

Les orties et les laides plantes à grandes feuilles - du rumex, me semblait-il - entravaient la circulation autour de la maison. Je dus à nouveau recourir à ma planche pour atteindre la première porte sur le côté. Ni serrure ni cadenas mais un simple et vieux loquet de bois. Derrière, ce n'était point l'étable comme je m'y attendais mais un véritable capharnaüm où s'empilaient des ustensiles indéfinissables - et que je sus plus tard être le matériel utilisé pour fabriquer tommes et reblochons -, des morceaux de bois disparates, quelques rouleaux de grillage et

surtout, ce qui m'intéressa davantage, des outils de jardinage et d'entretien, quelque peu rouillés, certes, mais bien solides encore en apparence, avec plus spécialement, devant moi près de la porte, une grande faux à la lame éteinte que je sortis aussitôt pour la porter au grand soleil.

Elle semblait bien vieille et, sur le fil du tranchant, le doigt ne rencontrait qu'un dos granuleux de rouille. La pierre à aiguiser devait selon toute logique, être cachée tout près et, de fait, j'en découvris deux, accrochées à un fil de fer, dans leur étui patiné de bois et de métal.

Aiguiser une faux s'avéra une bien étrange entreprise pour le bétotien que j'étais et il fallut toute la force des souvenirs d'enfance - les quelques rares vacances à la campagne chez la sœur de ma mère - pour retrouver un semblant de geste et par là une approximative efficacité. Il me souvint soudain de l'eau, et j'allai au *bachal* mouiller la pierre avant de reconstituer sur la lame le mouvement alternatif rythmé, dont j'effectuai sans doute une caricature maladroite mais qui amena pourtant assez vite le métal en surface. Je retrouvai enfin le bruit, ce chant de la faux qu'on aiguisse, mais je dus batailler longuement avant d'obtenir au toucher un tranchant qui ressemblât un peu à celui d'une lame.

Je n'avais jamais jusqu'alors tenu de faux et, avec l'optimisme de l'ignorance, j'imaginais la fauchaison comme un exercice simpliste et évident : somme toute, il suffisait de promener la faux de droite à gauche et de recommencer. Or, les mouvements les plus dépouillés, parce qu'ils sont épurés de tout geste parasite, se révèlent souvent les plus difficiles à acquérir, je le découvris humblement à mes dépens. Certes, la lame était mal affûtée, le terrain inégal et les herbes particulièrement rebelles ; de plus, les vieux paysans le savent bien, l'heure ne

s'y prêtait pas avec cette chaleur qui amenait les plantes à se dérober sous le fer, mais les résultats s'avérèrent, il faut bien l'avouer, franchement lamentables : quand je ne plantais pas la pointe en terre, je couchais les orties ou, au mieux, j'en tranchais quelques-unes et cassais les autres. Il me fallut un certain temps, coupé de nombreux affûtages, pour trouver, à grand-peine, un semblant d'efficacité.

Lorsque, le corps ruisselant, je me redressai avec difficulté pour contempler l'ouvrage accompli, je dus sans rémission admettre mon incapacité : les quelques mètres où j'avais sévi rappelaient davantage un champ ravagé par quelque Attila brouillon que les andins ordonnés d'un vrai faucheur. De plus, j'étais fourbu. Le seul résultat notable - je l'appréciai à sa juste valeur - était que, sur cet espace restreint, l'on pouvait circuler sans risque de se piquer, mais je n'avais couché que quelques mètres carrés.

Ramené à des projets plus modestes et plus accessibles, je repris mon exploration en me frayant délicatement un passage vers la porte suivante, une de ces curieuses ouvertures d'étable composées de deux moitiés superposées, qui s'ouvrent indépendamment l'une de l'autre et par lesquelles parfois on voit une vache ou un cheval passer la tête. Au bout d'un bref couloir, dormait l'étable aux odeurs lourdes, dont la vaste étendue obscure me surprit un instant. Le couloir ne pouvant s'expliquer que par la présence d'une autre pièce ou d'un réduit, je fouillai la paroi à tâtons, à la recherche d'une ouverture que je découvris très vite. Point n'était besoin d'entrer, tous mes sens ou presque avaient identifié la cave sombre et froide aux relents de champignonnière, le *sarto* à demi enterré dans l'arrière du chalet. Je ressortis.

Après un rapide regard à ce morceau rajouté sur le côté, pour

l'heure emplie de fagots mais qui avait dû autrefois sans doute servir de poulailler, je gravis la petite butte clairsemée de rumex, dans laquelle la construction prenait assise, et accédai à la grange à foin dont la double porte béait sous son linteau tordu.

Cette partie du chalet avait mal supporté le poids des hivers, c'était elle qui demandait soins et réparations. Je pénétrai plus avant dans le *sol* où la lumière filtrait par les petites ouvertures laissées dans le pignon pour le séchage du foin.

Celui-ci - depuis combien d'années? - couvrait encore le fond, au-dessus de l'habitation. À gauche, des bûches s'empilaient jusqu'au toit. Le sol était de planches solides mais il semblait que des pièces eussent travaillé ou cédé au niveau de la charpente du côté de la Tête de Balme car quelques solives étaient très nettement incurvées et, selon toute vraisemblance, les traces sur le plancher le révélaient, l'eau devait filtrer au travers de tavaillons disjoints. Certes, à première vue, rien n'était catastrophique, le devant du chalet, comme je pus le vérifier - et c'était le plus important - était sain mais il me faudrait surveiller cette partie de la construction, plus particulièrement les jours d'orage.